



# Canadienne, américaine, francophone et/ou autochtone : quel destin pour la littérature québécoise?

## Canadian, American, Francophone and/or Indigenous: What Destiny for Quebec Literature?

**Peter G. Klaus**

### Résumé

L'année 2017, année de commémorations, est aussi une année de réflexion sur le sort et le passé douloureux des Autochtones du Canada, privés de force de leurs langues et de leurs cultures. Longtemps occultée, la présence des Autochtones est davantage visible publiquement. Le Québec littéraire a fait depuis la « Révolution tranquille », la découverte de son « américanité » et l'intégration des « écritures migrantes » une assez étonnante évolution. Par contre, l'existence d'une littérature amérindienne en français a été assez longtemps occulté ou simplement ignoré. Et maintenant le Québec se voit enrichi d'une présence littéraire autochtone de plus en plus remarquée : une jeune génération d'écrivains autochtones revendique sa place. Va-t-il falloir réécrire l'Histoire de la littérature du Québec ?

**Mots-clés :** écritures Autochtones, le Québec littéraire, écritures migrantes, américanité

### Abstract

2017 was a year of many commemorations and a year of reflection on the destiny and the painful past of Canada's First Nations, deprived by force of their languages and culture. The existence of Canada's First Nations, which has been ignored for a long time, is becoming more and more visible. The "Québec littéraire" has undergone an astonishing evolution since the years of its "Quiet Revolution," the discovery of its "américanité" and the integration of "migrant writing." On the other hand, the existence of an Amerindian literature in French has been simply overlooked. Currently, Québec is discovering the existence of an Amerindian literature which can no longer be ignored: a generation of young Amerindian writers have come to the forefront and claim their place in society, literature and the arts. Will the History of Québec literature have to be rewritten?

**Keywords:** indigenous writers, literary Quebec, migrant writers, américanité

Ce texte a été présenté comme discours inaugural au Colloque international Université Masaryk « Les Amériques du Canada » (Université Masaryk, 20–21 octobre, 2017).



## Une année de moult commémorations :

En cette année de moult commémorations il est question du 150<sup>e</sup> anniversaire du Canada, du 375<sup>e</sup> de la fondation de la ville de Montréal et certains fêteraient aussi le 40<sup>e</sup> de la célèbre LOI 101 ou Charte de la langue française. Mais cette année ne thématise pas seulement les anniversaires, elle thématise également, et ceci à des degrés divers, la présence souvent occulté des Autochtones. Cette année 2017 est l'année des excuses, des demandes de pardon. Elle se veut surtout l'année de la réconciliation. Le 21 septembre 2017, dans son discours à l'Assemblée générale de l'ONU à New York, le Premier ministre du Canada, Justin Trudeau a souligné le retard qu'affichait le Canada par rapport au respect des droits des Autochtones.

Mais il y a d'autres détails, davantage symboliques, comme la modification du drapeau de Montréal qui inclut dorénavant la présence autochtone avec la représentation d'un pin blanc au milieu, symbole amérindien entouré des symboles des quatre ethnies qui composent sa population : la fleur de lys, la rose de Lancaster, le chardon (écossais) et le trèfle (irlandais).

On aurait d'ailleurs pu penser plus tôt à cette modification du drapeau de Montréal lorsque en 2001 on a fêté le tricentenaire de La Grande Paix de Montréal, événement historique, qui fait partie entre temps du patrimoine diplomatique de l'UNESCO.

Pensons le film *Hochelaga, terre des âmes*, qui représentera le Canada aux Oscars (*Le Devoir*, 26/9/2017), un drame historique du réalisateur François Girard. Le rôle principal est d'ailleurs tenu par le rappeur Samian (\*1983), de son nom véritable Samuel Tremblay, originaire de la Première Nation Abitibi, chanteur, rappeur, multitalent, artiste pour la paix en 2015. Ce jeune artiste jette ainsi un pont entre les Premières Nations et les Québécois.

Pensons aussi au film « KANATA : aujourd'hui la colonisation ». Ce documentaire est le cri d'alarme du jeune réalisateur Ian Jaquier. Le film est sorti en 2017. Il peut être visionné gratuitement sur Youtube ([ici.tou.tv](http://ici.tou.tv)). Le réalisateur Ian Jaquier est entré dans le monde des langues, des traditions et des cultures autochtones du Canada par hasard. C'est son amitié avec Quentin Condo de la nation Mi'kmaq de la Gaspésie (Québec) qui a été le début de l'aventure pour découvrir la vie des Autochtones du pays 150 ans après la création de la Confédération canadienne.

« Pendant 150 ans, les Premières Nations du Canada ont été victimes d'un génocide culturel à grande échelle. Alors que des milliards de dollars en minerais, bois ou pétrole sont extraits de leurs terres ancestrales, ce film rappelle qu'un partage plus équitable du territoire est nécessaire pour en arriver à une véritable réconciliation. » [bande annonce du film].



Aux vus des événements cités le Canada serait donc en train de rattraper un retard certain par rapport à la reconnaissance de la présence et de l'importance des Premières Nations.

Qu'en est-il du côté du Québec ?

Nous connaissons tous l'histoire récente du Québec, de sa lutte contre la « disparition » et pour la sauvegarde du français, sans parler des années de bagarres politiques visant une indépendance éventuelle de la « Belle Province ». Le Québec a quasiment eu son indépendance en 1977 via la « Charte de la langue française », autrement dit la célèbre LOI 101 ou BILL 101.

Nous connaissons tous et toutes l'évolution étonnante de la société québécoise depuis les années de la « Révolution tranquille » pas si tranquille que ça.

Nous avons été témoins de l'essor d'une culture et d'une littérature d'une rare audace. Nous avons assisté à l'éclosion d'une littérature qui a commencé à s'ouvrir au monde, d'abord au continent nord-américain, une époque où on a dit que le Québec découvre son américanité à travers une certaine réappropriation de l'histoire et de la géographie nord-américaines. Les références, au lieu d'être européennes voire françaises comme par le passé deviennent de plus en plus américaines. Jacques Godbout, Jacques Poulin, Nicole Brossard et d'autres nous ont montré le chemin avec leurs livres et leurs films. Mais nous savons aussi que le Québec et sa littérature n'ont jamais revendiqué une certaine « Canadianité » (notion réputée réactionnaire parce que créée par un certain clergé ultramontain autour du tournant du 19<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle).

À cette tendance s'ajoute la prise de parole de plus en plus audible des femmes. Pensez au roman *Maryse* (1983) de Francine Noël comme exemple d'une émancipation par la langue, par la parole.

Et n'oublions pas l'émergence de ce que certains appellent encore aujourd'hui « écritures migrantes », ces voix venues d'ailleurs qui enrichissent et qui influencent l'imaginaire québécois par des greffes d'autres imaginaires qui prennent. Il est rare d'assister à l'émergence d'une telle richesse de création par des auteur(e)s venu(e)s des quatre coins du globe et qui font chanter le français dans des tonalités les plus diverses, du français haïtien créolisé via les voix latino-américaines, libanaises, chinoises, vietnamiennes et autres italiennes. Une véritable polyphonie qui naît à Montréal (et à un moindre degré aussi ailleurs au Canada).

Mais nous savons aussi que l'écrivain venu d'ailleurs n'a pas toujours été le bienvenu pour tout le monde, cf. Monique LaRue et *L'Arpenteur et le Navigateur* (1996), une voix discordante qui a trouvé son antidote dans le recueil *Les Aurores Montréalaises* (1996) de Monique Proulx de la même année, un premier hommage explicite aux créateurs venus d'ailleurs.

Car il faut le reconnaître, on est arrivé à un tournant. La préoccupation de la société québécoise et jusqu'à un certain degré de la littérature et du théâtre par le « national »



cède la place, au moins pour le moment, à une plus grande ouverture au monde. Les succès mondiaux des spectacles et performances d'un Robert Lepage et du Cirque du Soleil ou la Ligue Nationale d'Improvisation sont les signes les plus visibles.

La littérature québécoise, le théâtre du Québec ne sont plus cantonnés dans un certain régionalisme (ce courant existe aussi, mais il n'est plus déterminant), passé le « syndrome de l'enfermement ». Le Québec saute des étapes avec Régine Robin qui le propulse dans le postmoderne avec son roman-patchwork *La Québécoise* (1983). Les auteurs de la « relève » tels les Larry Tremblay, Nicolas Dickner, Éric Dupont ou autres Éric Plamondon - auteurs à succès actuellement - nous montrent le chemin. Leurs thèmes, leurs préoccupations sont tournés vers l'universel et non pas cantonnés dans une certaine « québécité » régionalisante.

Tout seairit-il donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ?

Malgré tous ces développememnts somme toute positifs le Québec et l'institution littéraire québécoise a ou avait du mal à accepter et à reconnaître l'Autre sur son territoire, à preuve.

## L' Histoire de la littérature québécoise (2007)<sup>1</sup>

Cet ouvrage monumental pas seulement par son volume (689 pages) et salué vivement par la critique, remplit véritablement une lacune. Cette première vraie histoire de la littérature québécoise prend la suite des ouvrages de Pierre de Grandpré et de Laurent Mailhot et les surpasse aussi bien par le contenu, la qualité des analyses que la diversité des méthodes. C'est la toute première histoire de la littérature québécoise qui mérite le nom d'histoire.

Cette monumentale *Histoire de la littérature québécoise* a ses atouts mais également ses limites. Elle se cantonne dans une certaine « québécité » dont on croyait qu'elle avait vaincu son « enfermement ». Elle cantonne la « **marge** » dans quelques pages. La « marge », vous l'aurez deviné ce sont comme par exemple les « écritures migrantes » (7 pages!!!) et les littératures des autres francophonies canadiennes (5 pages).

Les « écritures migrantes » auraient mérité mieux. C'est entre autres grâce aux écrivains venus d'ailleurs que la littérature québécoise a fait son entrée dans la modernité. Et consacrer cinq pages à des littératures ontarienne et acadienne somme toute aussi innovatrices que celle du Québec est plus qu'un oubli. Et pourtant, l'Ontario avec seulement 5% de francophones sur une population d'environ 10 millions vient de constituer un Ministère pour les Affaires francophones et la province va créer

1) Biron, Michel/Dumont, François/Nardout-Lafarge, Élisabeth. *L'Histoire de la littérature québécoise*. Montréal: Boréal 2007.



prochainement une université de langue française à Toronto. Il y existe déjà plusieurs universités bilingues. Mais pour revenir à l'Histoire de la littérature québécoise : il y a pire que ce que je viens de dire : vous allez le deviner, pas un traître mot sur la littérature française des Autochtones du Québec ! Même pas une ligne !

Cette *Histoire de la littérature québécoise* est sortie en 2007.

Et la Renaissance de la présence autochtone dans les arts et les lettres du Québec s'amorce dès les années 1970, une année charnière également pour la littérature acadienne et ontarienne de langue française. Toutes ces littératures font d'une certaine manière leur « Révolution tranquille ». Et 1970 a vu paraître le premier roman d'un Inuk québécois du nom de Markoosie Patsaug (\*1942) intitulé *Harpoon of the Hunter*, écrit d'abord en inuktitut et traduit par l'auteur en anglais. Ce premier roman d'un Inuk du Nunavik [Québec] a été traduit en français et publié au Québec en 2011 (!), sous le titre *Le Harpon du Chasseur*.<sup>2</sup>

L'Autochtone du Canada, l'Amérindien du Québec reste donc plus ou moins invisible, il reste le « Tiers oublié ».

## Le Tiers oublié

« During the late 1960s and 1970s in Canada there was an outburst of writing by Aboriginal peoples. The *manner* in which First Nations and Métis writing came to the forefront of national attention has no counterpart elsewhere in Canada's literary history. » (McKenzie 2007, 33). Ce qui donne en français à peu près ceci : « Au cours des années 1960–1970 on assiste à une explosion de créativité chez les peuples autochtones au Canada. La façon par laquelle les Premières Nations et les Métis ont capté l'attention nationale n'a pas son pareil ailleurs dans l'histoire du Canada. » (C'est moi qui traduis.)

C'est un fait notoire que les États-Unis aussi bien que le Canada anglophone ont contribué depuis de longues années à la reconnaissance des littératures produites par les Amérindiens et ceci malgré toute la politique erronée et les mauvais traitements infligés aux Premières Nations des deux côtés de la frontière. Les noms de Tomson Highway et de Drew Hayden Taylor (pour ne mentionner que ces deux noms) sont souvent cités, les auteurs eux-mêmes invités dans des colloques internationaux en Europe et ailleurs.

Thomas King (\*1943), métis d'origine cherokee (entre autres) et souvent traité comme auteur canadien parce qu'il vit au Canada, a publié encore dernièrement un essai traitant de cette question douloureuse qui est la perte d'identité, l'acculturation,

2) [ en 2014 on annonce sa traduction en hindi et en marathi! ] [ projet de coopération entre l'Inde et l'UQAM, projet «Le Nord», Daniel Chartier].



la misère dans les réserves sans parler des problèmes sociaux et psychiques. Ce livre s'intitule en français : « L'Indien malcommode . Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord. »<sup>3</sup> Dans son livre, Thomas King découvre maintes falsifications de l'histoire entre Blancs et Indiens. Il découvre même des massacres entrés dans l'Histoire officielle qui n'ont jamais eu lieu. De même King raconte de quelle façon l'Homme blanc a démonisé ou romantisé l'Indien à sa guise, et ça de Georges Custer jusqu'à Louis Riel, le leader et héros malheureux des Métis de l'Ouest canadien.

Dans le film *Little Big Man* (1970, avec entre autres Dustin Hoffman), **Chief Dan George**, ce grand acteur canadien, chef de la tribu Burrard en Colombie britannique qui outre d'être nominé aux Oscars à l'âge de 71 ans, a été honoré par la «Human Relations Award» de la part du Conseil Canadien de Chrétiens et de Juifs , ce **Chief Dan George** a été aussi poète et dessinateur. Voici ce qu'il disait dans son livre *De tout mon cœur* (1979)<sup>4</sup> : « L'Amérique du Nord est ma terre natale. Au cours de ma vie, j'ai vécu deux cultures distinctes » (Chief Dan George 1979, 36 » et de continuer : « Les souvenirs de mon peuple plongent jusqu'au commencement de toutes choses. » [85]

Et il dit plus loin : « Bientôt il sera trop tard pour découvrir ma culture : l'assimilation nous guette et avant longtemps nous n'aurons plus de valeurs que les vôtres. Déjà plusieurs de nos jeunes ont oublié les manières d'autrefois. Le mépris et le ridicule les ont rendus honteux de leurs mœurs d'Indiens. Ma culture est semblable à un chevreuil blessé qui s'est traîné vers le cœur de la forêt pour y perdre son sang et mourir dans la solitude. » (41) C'est un ton très conciliant mais également assez désabusé qui va bien avec les tentatives de réconciliation entre Canadiens et Premières Nations.

**Au Québec, l'Amérindien ou l'Autochtone** reste un exclu, absent, l'éternelle mauvaise conscience des Québécois. Sa littérature reste donc également absente des débats. Mais cette constatation n'est peut-être plus tout à fait véridique, vu le nombre de manifestations, de dossiers de presse et de publications surtout en cette année faste 2017. Parallèlement aux initiatives du Premier ministre du Canada, Justin Trudeau, le Québec commence à faire ses excuses auprès de ces milliers de parents et d'enfants autochtones qui ont souffert du système des écoles résidentielles censées inculquer aux enfants qu'on a enlevé de force à leurs parents une autre culture et les priver en même temps de leur culture et pire encore de leur langue. Il n'est pas étonnant que certaines langues autochtones dont le mi'kmaq sont en voie de disparition et le huronwendat qu'on essaie de réanimer s'est éteint il y a environ un siècle déjà.

3) [Montréal: Boréal 2014], titre anglais: *The Inconvenient Indian: A curious Account of Native People in North America*. Doubleday Canada 2012. Ce livre a d'ailleurs été traduit en français par l'écrivain ontarien Daniel Poliquin qui a obtenu pour la traduction le Prix du Gouverneur général du Canada.

4) En anglais: Chief Dan George *.My heart soars*, Saanichton (Columbie Britannique): Hancock House Publishers 1974.



Le quotidien montréalais *Le Devoir* a eu l'excellente initiative cette année de publier plusieurs dossiers concernant un assez grand nombre de langues autochtones parlées au Québec et dans les Maritimes. Les interviews menés par les journalistes nous mettent devant une situation de lutte pour la survie culturelle. Mais il y a des initiatives un peu partout censées réveiller l'usage des langues autochtones au moins sur le plan oral.

Lynn Drapeau, linguiste à l'UQAM avait passé plusieurs séjours dans la réserve innue (c'est-à-dire montagnaise) de Betsiamites pour finalement publier le tout premier *Dictionnaire montagnais-français*.<sup>5</sup> Elle a publié en 2004 une *Grammaire innue* aux Presses de l'UQAM, et en 2011 elle a signé un collectif du titre de *Les langues autochtones du Québec. Un patrimoine en danger*.<sup>6</sup>

On dit souvent (p.ex. pour le breton) que lorsque les universitaires s'occupent d'une cause comme d'une langue en voie de disparition c'est le signe de sa mort prochaine.

En ce qui concerne les langues autochtones du Québec et du Canada la menace est réelle vu le petit nombre de locuteurs. Mais on constate aussi que les langues et cultures autochtones se portent mieux lorsque les villages se trouvent loin des grands centres urbains.<sup>7</sup>

Un signe encourageant est le fait que de nombreux artistes et écrivains s'expriment dans leurs langues et que de plus en plus de publications, p.ex. de poésie, sont publiées dans des éditions bilingues. Nous connaissons les musiciens et chanteurs du défunt groupe *Kashtin* (Florent Volland et Claude McKenzie), qui chante en innu, de même que des groupes comme *Anishnabe* qui chante en algonquin.

Il a fallu le coup de gueule de l'auteure innue du Québec An Antane Kapesch (1926–2004) :

*Je suis une maudite Sauvagesse* (1976) et trois ans plus tard cette accusation *Qu'as-tu fait de mon pays ?* (1979)<sup>8</sup> pour attirer momentanément l'attention au fait amérindien. Car les deux titres mettent l'accent sur les plaies séculaires subies par les autochtones, le mépris de l'homme blanc par rapport à la culture amérindienne, les méfaits de la colonisation, l'acculturation. *Qu'as-tu fait de mon pays ?* souligne le véritable problème, celui du sol québécois qui devrait être partagé équitablement.

Dans son *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* (1993), Diane Boudreau met en exergue les lignes suivantes tirées du livre d'An Antan Kapesch *Je suis une maudite Sauvagesse* :

5) Québec: Presses de l'Université du Québec 1991

6) Québec: Les Presses de l'Université du Québec 2011. 222 p.

7) Les chiffres absolus de locuteurs sont très bas. Un total de 41 025 locuteurs toutes langues confondues parmi lesquels figurent: 2030 locuteurs d'algonquin, 5360 de l'attikamek, 13 550 du cri, 590 du micmac, 9470 de l'innu-naskapi, 90 du mohawk (donnée partielle) et 9740 de l'inuktitut, [Drapeau 2011,23–25].

8) Ce livre a été écrit en montagnais et ensuite publié dans une version bilingue. An Antan Kapesch a été chef de la Bande Montagnaise de Schefferville. Elle a également écrit des livres pour enfants



« Je veux encore écrire, écrire pour défendre ma culture, pour que les Montagnais qui naîtront sachent que leur peuple a déjà vécu autrement que dans une réserve. » (Boudreau 1993, Introduction). Et An Antan Kapesch, elle-même, dit dans la postface de son essai : « Je suis très fière quand, aujourd’hui, je m’entends traiter de sauvagesse. Quand j’entends le Blanc prononcer ce mot, je comprends qu’il me redit sans cesse que je suis une vraie Indienne et que c’est moi la première à avoir vécu dans le bois. Or toute chose qui vit dans le bois correspond à la vie la meilleure. Puisse le Blanc me toujours traiter de Sauvagesse. » (Kapesch 1976,153) Et en 2003 Michel Noël, l’écrivain amérindien du Québec, disait déjà qu’il faudrait donner la parole aux Amérindiens parce que le développement du Québec ne peut pas se faire, selon lui, sans les Autochtones qu’il faudrait absolument associer à la marche du pays.<sup>9</sup>

Comme si cela était à prouver, la poétesse Éléonore Sioui (\*1925) disait en 1985 :

Le cœur de l’Amérindien  
Renferme l’essence  
Les larmes, les sourires  
De l’âme de la Terre Mère  
Fécondée du Soleil  
D’un bruissement de l’Esprit  
Encerclant son peuple  
Dans sa Re-naissance.  
(*Andatha*, 1985, 15)

Cette vision poétique de l’ « Amérindianité » trouve un aboutissement cruel dans ce qui suit :

Je suis l’Enfant Naturel  
De l’Amérique  
Passé  
Aux mains  
De l’Étranger  
(*Andatha*, 1985, 47)

Lorsqu’on entend ou lit ces vers, on est loin de ce que certains souhaiteraient peut-être voir dans une écriture amérindienne, c’est à dire un certain exotisme évoquant le Bon sauvage. avec plumes, calumet et tomahawk. Marie-Frédérique Desbiens écrit à ce sujet en 2015 :

---

9) Paroles recueillis par Ahlam Ben El Hantati, Christophe Parel et Madalina Zahara pour le magazine “franco fil”, Université Laval, 29 mai 2003, p.3.





Longtemps idéalisée, cette représentation des Autochtones semble connaître, dans la littérature actuelle, une métamorphose. Et celle-ci n'est pas étrangère à la récente prise de parole par les Autochtones eux-mêmes dans les années 2000. Louis-Karl Picard-Sioui, dans son recueil poétique intitulé *Au pied de mon orgueil* (2011), le proclame haut et fort : si les lecteurs québécois attendent de lui une image exotique (et donc rassurante), ils ne la trouveront pas. Et Picard-Sioui de continuer : « [...] en tant qu'auteur aborigène originaire de Wendake, cela aurait été sûrement plus rentable de jouer le jeu », c'est-à-dire de se présenter « comme un chaman de la poésie, ou alors d'aller dans la voie de la revendication et de la lutte anticoloniale. (Harel 2017, 52)

Finie l'histoire de l'Indien imaginaire.

Il est vrai que le Québec accuse un certain retard par rapport à la reconnaissance de cette autre littérature, de cette autre culture sur son territoire. Et pourtant, la littérature amérindienne, nous dit Simon Harel, pourrait nous livrer quelques réponses aux questions identitaires directement en français dans le texte. Rémi Savard le disait dès les années 1970 :

Force nous sera bientôt de constater qu'il y a du côté des Autochtones une créativité culturelle spécifique, dense et toute tournée vers l'avenir [...] et que cet imaginaire est au moins aussi porteur de solutions que ces conférences constitutionnelles toujours tenues en l'absence de ceux qui, depuis près de 50 millénaires ont fait en terre américaine des expériences inédites de relations entre peuples. (Harel 2017, 28)

Selon Diane Boudreau une écriture amérindienne prend son essor (prudent) seulement après 1970, tout comme en Ontario et en Acadie, tandis qu'aux États-Unis M.Scott Momaday a reçu le célèbre Pulitzer Prize en 1969 pour son livre *House Made of Dawn*. Au Québec, il a fallu attendre 1997, année où Bernard Assiniwi (1935–2000 ; de souche algonquine et crie) a obtenu le prix France-Québec pour *La Saga des Béothuks*.<sup>10</sup> Ce même Assiniwi a consacré une histoire romancée à Pontiac, grand chef Indien du 18<sup>e</sup> siècle. Dans son roman *L'Odawa Pontiac. L'amour et la guerre. Une biographie romancée* (1994), le protagoniste a un rêve. Il voudrait « faire des siens des Français progressistes et prospères ».

Yves Sioui Durand, huron-wendat, s'est fait connaître aussi bien comme dramaturge que comme fondateur du seul théâtre autochtone du Québec, **Ondinnok**, théâtre qu'il a créé en 1985 ans avec Catherine Joncas. Déjà en 1992 lors du 500<sup>e</sup> anniversaire de la « découverte » des Amériques par Christophe Colomb, les Amérindiens ont protesté un peu partout, en Amérique latine, en Amérique centrale et en Amérique

10) Les Béothuks sont une ethnie autochtone de Terre-Neuve qui s'est éteinte suite à un véritable génocide et la propagation de maladies au début du 19<sup>e</sup> siècle.



du Nord contre cette appropriation de l'Histoire de leurs pays par les Européens. Yves Sioui Durand, proteste dans sa pièce *La Conquête de Mexico*, une adaptation scénique du *Codex de Florence* (1991), contre la perspective exclusivement européenne des découvertes et conquête.

On pourrait citer Georg Christoph Lichtenberg (1742–1799), l'écrivain et physicien allemand du 18<sup>e</sup> siècle qui a eu ce célèbre aphorisme : « L'Indien qui a aperçu le premier Européen a fait une découverte lourde de conséquences. »

Et depuis quelques années Michel Noël (\*1944) s'est fait un nom comme conteur imparable, romancier, poète et dramaturge. Algonquin de père et de mère, il est ethnologue de formation. Un auteur autochtone incontournable.

Pourtant, il a fallu qu'un jeune chercheur italien, Maurizio Gatti, débarque au Québec pour y découvrir son enthousiasme pour la culture amérindienne. Résultats : la toute première anthologie de littérature amérindienne du Québec en langue française.<sup>11</sup> La préface du livre a été écrite par Robert Lalonde, grand écrivain et comédien québécois d'origine mohawk qui parle de vengeance des Indiens, une vengeance douce par la parole enfin entendue. (Harel 2017, 29). Maurizio Gatti ne s'est pas arrêté là. Entre temps il a publié un essai intitulé *Être écrivain amérindien au Québec*.<sup>12</sup> *Peu à peu et grâce à ce jeune chercheur italien, le fait littéraire amérindien du Québec se retrouve valorisé, répertorié, analysé. Mais il reste encore du travail à faire afin de vraiment arriver à une appréciation globale de la littérature autochtone. Car Maurizio Gatti nous dit aussi que les seuls cours universitaires consacrés à la littérature amérindienne du Québec sont dispensés à Toronto et non pas au Québec. Depuis les premiers livres de Maurizio Gatti des voix se sont levés, pas seulement dans des colloques qui réunissaient chercheurs et écrivains autochtones et québécois ou d'autres Blancs.*

Certains auteurs et poètes autochtones du Québec ont entre temps fait du chemin et sont de plus en plus connus, en partie grâce aux initiatives individuelles, aux colloques thématiques, aux co-éditions, etc. Il faut citer dans ce contexte le colloque organisé par Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais de l'Université Laval à Wendake au village huron et qui avait pour titre « Littératures francophones autochtones émergentes ». Ce colloque réunissait des chercheurs et écrivains du Québec, des Berbères du Maroc et d'Algérie, des Polynésiens (Tahiti) et des Néo-Calédoniens. Le recueil qui en résulte porte le titre : *Mots de neige, de sable et d'océan*.<sup>13</sup>

11) Gatti, Maurizio. *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Préface de Robert Lalonde. Montréal : Éditions Hurtubise HMH . 271 p.

12) Gatti, Maurizio. *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*. Préface de François Paré. »Montréal: Éditions Hurtubise HMH 2006. 215 p.

13) sous la direction de Maurizio Gatti [Wendake: Les Éditions du CDFM 2008]



D'autres initiatives ont eu pour résultat l'anthologie **Aimititau! Parlons-Nous!**<sup>14</sup>

Livre qui réunit des textes d'auteurs autochtones et québécois. Une première! Un livre - événement qui entame un dialogue entre écrivains québécois et autochtones

Dans l'introduction de l'anthologie Louis-Karl Picard-Sioui disait : « Nous avons besoin d'un dialogue franc et les artistes, guerriers et gardiens de l'imaginaire, sont sûrement des acteurs-clés pour y arriver. » (Morali 2008, 8–9)

Cette publication a connu une suite dans « Événement Aimititau! Parlons-nous! Festival international de la littérature » (27–28 sept. 2017, à Montréal, avec Joséphine Bacon et José Acquelin, Nakha Bertrand et Jean Désy, Isabelle Miron et Jean Sioui). Pour Simon Harel, il est impératif de faire une place aux littératures autochtones, parce que ces littératures « [...] ont beaucoup de choses à nous apprendre sur la qualité du sol québécois. [...] C'est toute la fondation symbolique du Québec, aujourd'hui dans une impasse (politique?), qu'elles nous invitent à réexaminer. » (Harel 2017,7)

Harel voit une sorte de « renaissance » de la littérature autochtone dans les années 1990 qui se fait en français ou en éditions bilingues. Et il cite les noms de Rita Mestokosho (1966), poète, écrivaine et militante et de Joséphine Bacon (1947), les poètes innues les plus connus aujourd'hui. Leurs œuvres suivraient une démarche d'appropriation et d'affirmation identitaire (Harel 2017, 9). Joséphine Bacon, originaire de Betsiamites est poète et réalise des films documentaires. Souvent chez les auteurs autochtones on voit ce développement d'une carrière à plusieurs voies, influencée peut-être par des traditions d'une culture basée sur l'oralité.

Simon Harel constate une différence de taille entre les littératures autochtones en anglais qui se seraient plus tôt tourné vers les genres narratifs, tandis que les écrivains autochtones québécois privilégient surtout la poésie, une sorte d'oralité médiatisée. (Harel 2017,11)

## La Relève : Naomi Fontaine et d'autres

Ces derniers temps, la maison d'édition Mémoire d'encrier, dirigé par le poète et écrivain Rodney Saint-Éloi, lui-même originaire d'Haïti, a eu le grand mérite d'ouvrir sa maison à des voix peu entendues jusqu'ici. Il faut saluer cette initiative, car il a ainsi porté à la connaissance du public des jeunes talents issus des communautés autochtones du Québec. C'est ainsi qu'il a publié dernièrement les deux romans de Naomi Fontaine.

14) Textes rassemblés et présentés par Laure Morali. Montréal: Mémoire d'encrier 2008, 324 p. «29 auteurs ont été invités à entrer en correspondance avec un écrivain de l'autre culture, sur une période de neuf mois, pendant l'année 2007. Les jumelages ont été formés d'un écrivain québécois et d'un écrivain de nation innue, wendat, crie, mi'kmag, métis, nippissing, dénée, tépéhuane ou kiowa.» (Laure Morali dans son introduction, pp.8–9)



Naomi Fontaine a publié en 2011 son premier livre à 23 ans du titre de *Kuessipan. À toi.*<sup>15</sup> Le livre a obtenu un franc succès et a été tourné en film entre temps. Ce premier roman d'une jeune femme rappelle à certains critiques la puissance de l'écriture de quelques grands auteurs d'origine autochtone comme Tomson Highway et Scott N. Momaday (Pulitzer Prize en 1969). Cette comparaison met la barre assez haute et lorsqu'on lit ce livre on se trouve confronté à un récit bouleversant qui nous fait découvrir la vie quotidienne sur une réserve innue. Voici un petit échantillon :

J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond. Celle qui élèvera seule ses enfants. Qui criera après son copain qui l'aura trompée. Qui pleurera seule dans son salon, qui changera des couches toute sa vie. Qui cherchera à travailler à l'âge de trente ans, qui finira son secondaire à trente-cinq, qui commencera à vivre trop tard, qui mourra trop tôt complètement épuisée et insatisfaite. Bien sûr que j'ai menti, que j'ai mis un voile blanc sur ce qui est sale. » (Fontaine 2011, 11)

Certains critiques qualifient ce petit roman de chronique poétique de la vie au quotidien dans une réserve indienne. Dans sa très belle analyse Daniel Chartier vante les mérites de ce premier livre de Naomi Fontaine et il dit que cette œuvre « doit aussi gagner une place dans la littérature québécoise, puisqu'elle a contribué à en déplacer les frontières » (Dupuis/Ertler 2017, 182), mais en même temps qu'il hésite à voir dans ce roman « le début d'une littérature innue ou s'il s'agit de l'intégration des voix autochtones dans la littérature québécoise. »<sup>16</sup>

Et Daniel Chartier de continuer : « Selon Jean Désy, qui a accompagné nombre d'auteurs innues vers la publication, l'existence de deux corpus ne désigne pas une opposition, mais au contraire la possibilité d'une véritable rencontre qui doit survenir. » (Dupuis/Ertler 2017, 182).

Après des décennies de confrontation, de colonialisme, d'effacement culturel, d'ignorance réciproque, il est en effet souhaitable d'imaginer que la littérature - et au premier chef des œuvres comme celle de Naomi Fontaine - réalise ce que les autres initiatives n'ont pas réussi : occasionner une réelle rencontre. Pour que cela survienne, il faut que chacun se sente pleinement chez soi. Comme l'écrivait cet autre auteur connu de la Côte-Nord, à savoir Gilles Vigneault, originaire de Natashquan : « [f]aut être chez soi pour dire Welcome/ Un monde finit/ un autre commence. »

Le deuxième roman de Naomi Fontaine vient d'être publié il y a quelques semaines à peine.

15) Fontaine, Naomi. *Kuessipan. À toi.* Montréal : Mémoire d'encrier. 111 p.

16) Dupuis, Gilles / Ertler, Klaus (dir.) *À la carte. Le roman québécois (2010–2015).* Frankfurt/Main: Peter Lang Internationaler Verlag der Wissenschaften 2017.



Il a pour titre *Manikanetish-Petite Marguerite*.<sup>17</sup> Manikanetish ou Petite Marguerite est le nom de l'école où Naomi Fontaine a enseigné pendant trois ans. Roman très prenant qui se passe dans la réserve innue Uashat près de la ville Sept-Îles sur la rive nord du Saint-Laurent.

La narratrice, elle-même innue, est une toute jeune enseignante confrontée aux multiples problèmes sociaux et psychiques des jeunes adolescents innus, dont un jeune qui reste comme pétrifié devant la mort de sa mère, les jeunes filles mères entre quinze et vingt ans qui ont malgré tout assez d'énergie et de volonté pour retourner ou rester à l'école pour finalement décrocher un diplôme. Face à cet univers de problèmes (alcool, suicide d'une élève, grossesses) la jeune enseignante essaie de s'impliquer pour davantage motiver ses élèves et à les aider à s'en sortir. Elle réussit avec un projet assez surprenant : motiver les élèves à endosser les costumes et les rôles de la pièce *Le Cid* de Corneille ! À la fin du roman elle doit s'avouer qu'elle a cédé trop vite afin de vaincre sa solitude : mais elle fait face à sa grossesse aussi courageusement que ses élèves.

Un beau deuxième roman qui introduit le lecteur en plein dans un milieu qu'il croyait connaître de par les préjugés répandus comme quoi les Amérindiens seraient tous alcoolos, drogués et fainéants. Un roman qui illustre bien les problèmes identitaires ou de perte d'identité suite aux tentatives d'acculturation de l'Église catholique et des différents gouvernements. Les excuses des responsables faites aux Autochtones pour leur avoir fait subir l'enlèvement de force de leurs enfants qui par la suite ont perdu leur langue et leurs racines arrivent un peu tard. Au moins ça.

Dany Laferrière a dit ceci du roman de Naomi Fontaine :

C'est une invitation à une fête étrange : le simple déroulement de la vie quotidienne. La peinture est si directe qu'elle semble naïve jusqu'à ce qu'on comprenne qu'elle suit plutôt la vieille règle classique de la ligne droite. Des observations dures. Des joies violentes. Une nature sèche. Pas d'adjectifs. Ni de larmes. C'est le livre d'un archer qui n'a pas besoin de regarder la cible pour l'atteindre en plein cœur. Mon cœur. »<sup>18</sup>

En 2016 les Éditions Alain Stanké ont publié une autre publication qui mérite l'attention des lecteurs et d'un public important. Il s'agit d'*Amun*<sup>19</sup>, un recueil de nouvelles publié sous la direction de Michel Jean, journaliste et romancier d'origine innue. Michel Jean a réussi à réunir dans ce collectif « pour la première fois des auteurs autochtones de divers horizons, de différentes nations et de différentes générations. Leurs textes de fiction reflètent tantôt l'histoire et les traditions, tantôt la réalité des

17) Fontaine, Naomi. *Manikanetish - Petite Marguerite*. Roman. Montréal: Mémoire d'encrier 2017. 137 p.

18) Laferrière, Dany, sur les ondes de Ici Radio-Canada.ca, publié le samedi 23 septembre 2017.

19) *Amun* signifie rassemblement en langue innue, cf. bibliographie.



Premières Nations au Québec et au Canada. » (quatrième de couverture du livre)<sup>20</sup>  
Il y a donc de la matière à découvrir dans le domaine de la littérature autochtone du Québec.

## Éléments de Conclusion

La littérature québécoise joue dans ce concert des différents courants littéraires contemporains qui la caractérisent, certes, toujours le premier violon, mais elle ne joue plus toute seule. Au moins à Montréal la contrebasse anglo-montréalaise est de plus en plus présente et la flute de pan de ces „ voix venues d’ailleurs » sont devenues depuis quelque temps déjà une image de marque de cette nouvelle polyphonie. Cette polyphonie, dont il est question ici, il va donc falloir la compléter et y rajouter ces voix voisines et qui viennent de si loin en même temps, ces voix autochtones qui font résonner tout autrement ce concert littéraire qu’elles agrémentent des éléments d’une culture authentiquement « américaine ».

On a évoqué depuis les années 1980 l’américanité de la littérature et de l’identité québécoises : la littérature des Premières Nations est également une littérature « américaine ». En ceci, elle a droit au même qualificatif que la littérature québécoise. (Harel 2017, 72). Et Simon Harel termine son essai sur les littératures autochtones avec cet aperçu : „ Comment ne pas penser de nouveau à la prophétie de Rémi Savard sur l’imminence de la décolonisation des lettres ? J’ai le sentiment que, dans le domaine québécois, les littératures des Premières Nations sont appelées à faire trembler le territoire sur ses assises. » (Harel 2017, 117).

Il faut s’attendre à d’autres découvertes d’une jeune génération d’auteurs autochtones qui - sans complexes - revendiquent leur place dans un ensemble littéraire de plus en plus diversifié au plus grand plaisir du lecteur.

---

20) Jean, Michel (dir.) (2016), *Amun. Nouvelles*. Montréal : Les Éditions Alain Stanké. 164 p. Ce recueil réunit des textes de Joséphine Bacon, Natasha Kanapé Fontaine, Naomi Fontaine, Virginia Pésémapéo Bordeleau, Melissa Mollen Dupuis, Jean Sioui, Alyssa Jérôme, Maya Cousineau-Mollen et de Louis-Karl Picard-Sioui.



## Bibliographie

- Assiniwi, Bernard, *La Saga des Béothuks*. Montréal : Leméac 1996 (2000)
- Biron, Michel / Dumont, François / Nardout-Lafarge, Élisabet, *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal 2007, 689 p.
- Chief Dan George, « De tout mon cœur ». Montréal : Les Éditions Bellarmin 1979, paru en anglais sous le titre : « My heart soars ». Saanichton (Columbie Britannique) : Hancock House Publishers 1974.
- Drapeau, Lynn, *Dictionnaire montagnais-français*. Québec : Presses de l'Université du Québec 1991.
- Drapeau, Lynn (dir.), *Les langues autochtones du Québec. Un patrimoine en danger*. Québec : Les Presses de l'Université du Québec 2011. 222 p.
- Dupuis, Gilles / Ertler, Klaus (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2010–2015)*. Frankfurt/Main : Peter Lang Internationaler Verlag der Wissenschaften 2017.
- Fontaine, Naomi, *Kuessipan. À toi*. Montréal : Mémoire d'encrier 2011. 111 p.
- . *Manikanetish - Petite Marguerite*. Roman. Montréal : Mémoire d'encrier 2017. 137 p.
- Gatti, Maurizio, *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française. Préface de Robert Lalonde*. Montréal : Éditions Hurtubise HMH 2004. 271 p.
- . *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire. Préface de François Paré*. Montréal : Éditions Hurtubise HMH 2006. 215 p.
- Gatti, Maurizio (dir.), *Mots de neige, de sable et d'océan*. Wendake : Les Éditions du CDFM 2008.
- Harel, Simon, *Place aux littératures autochtones*. Montréal : Mémoire d'encrier 2017, 133 p.
- Jean, Michel (dir.), *Amun. Nouvelles*. Montréal : Les Éditions Alain Stanké 2016. 164 p.
- Kapesh, An Antane, *Je suis une maudite Sauvagesse. / Eukuan Nin Matshimanitu Innu-Iskeu. Essai autobiographique*. Montréal : Leméac 1976.
- Kapesh, An Antane, *Qu'as-tu fait de mon pays? Récit à épisodes*. Montréal : Éditions Impossibles 1979. 88 p.
- King, Thomas, *L'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*. Montréal : Boréal 2014. Titre anglais : *The Inconvenient Indian : A curious Account of Native People in North America*.
- McKenzie, Stephanie, *Before the Country. Native Renaissance, Canadian Mythology*. Toronto : University of Toronto Press 2007.
- Morali, Laure (dir.), *Aimitiau! Parlons-Nous! Textes rassemblés et présentés par Laure Morali*. Montréal : Mémoire d'encrier 2008. 324 p.
- Patsaug, Markoosie, *Harpoon of the Hunter*. 1970. Traduit de l'Inuktitut en anglais par l'auteur lui-même. Publié en 2011 en français sous le titre *Le Harpon du chasseur*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Sioui, Éléonore, *Andatha. Poésies*, Val d'Or, Éditions Hyperborée 1985, 76 p.



Peter G. Klaus

Canadienne, américaine, francophone et/ou autochtone : quel destin pour la littérature québécoise?

---

Romaniste et angliciste/américaniste de formation, **PETER G. KLAUS** (Freie Universität Berlin) a enseigné dans des universités américaines, canadiennes et françaises. Il est l'initiateur des "Études québécoises" à l'institut de Philologie Romane de la Freie Universität Berlin. Parmi ses intérêts académiques: des études québécoises/canadiennes, «écritures migrantes», et littératures francophones émergentes. En 2012 L'Association Indienne des Professeurs de Français a lui décerné son AITF Award. En février 2012 le Premier Ministre du Québec, Monsieur Philippe Couillard, l'a promu « Chevalier de l'Ordre national du Québec » lors d'une cérémonie à l'Assemblée Nationale du Québec le 12 avril.